



STING

Contre-attaque

On l'a traité d'arnaqueur, de simple d'esprit, d'incompétent. Sting se fait-il des disques en or sur le dos des Indiens d'Amazonie, en s'occupant d'un problème trop compliqué pour sa jolie tête blonde ? La rock-star a choisi « Globe » pour répondre à toutes ces attaques et parer les coups bas, notamment ceux du magazine « Rolling Stone », qui l'a durement mis en cause. Reste-t-il quelques fausses notes dans sa partition écolo ?

Globe : Quelle est la raison d'être de la Rain Forest Foundation et la base de votre engagement ?

Sting : Quand on me demande de prendre la parole en public, je me sens comme un type qui a obtenu un emploi pour lequel il n'est pas qualifié. C'est ce qu'on appelle le principe de Peter. Depuis le jour où il y a trois ans, je suis allé dans la jungle avec Jean-Pierre Dutilleux, je me comporte en bon élève. J'ai écouté les grandes organisations comme Survival International, Amnesty. Je suis souvent retourné dans la jungle, j'ai parlé avec les Indiens, mais les conclusions que j'en tire sont celles d'un profane. Si j'ai pu servir à quelque chose dans cette histoire, c'est essentiellement d'avoir facilité le débat par mes interventions dans les médias. Je voulais que le problème porte le visage d'un homme. Soit dit en passant, je ne voulais pas lui

donner mon visage, mais celui de Raoni, le chef de la tribu Kayapo. Et c'est parce que Raoni m'a demandé de l'aider que j'ai fait tout cela.

Il y a un an environ, nous avons voyagé dans le monde dit civilisé. Nous sommes passés à la télévision, nous avons rencontré des chefs d'Etat, des princesses, le pape et Phil Donahue (*rires* : *Phil D. est un présentateur américain*). Raoni leur a parlé clairement et passionnément de sa lutte désespérée – pour sauver son pays, la forêt équatoriale – et du sentiment d'impuissance de son peuple. Nous avons eu un succès fou auprès des médias. Par contre, nous étions moins bons quand il s'agissait de récolter de l'argent.

Je me rappelle même avoir fait la manche dans un avion, parce que le capitaine avait fait une annonce. Nous nous sommes levés pour tendre un chapeau à tout le monde. Un des passagers,

sachant que j'étais un chanteur de rock riche, m'a demandé ce que, moi, j'avais pour servir la cause : « Deux cent cinq mille dollars, monsieur », lui ai-je répondu « O.K. », et il me les a donnés.

Des spécialistes se sont accordés pour dire que nous avions « balancé » des millions de dollars aux Indiens, les poussant alors à quitter leur territoire. C'est faux. Les Indiens ont besoin d'un soutien à long terme pour leur permettre de tenir jusqu'en l'an 2000 ; ils ont besoin de médecins, de savants, d'agronomes, d'écologistes et, tout aussi important, d'avocats pour faire respecter leurs droits. Certains spécialistes travaillent déjà pour la Rain Forest Foundation (RFF) dans un petit bureau à Los Angeles. Au Brésil, la RFF avec les fonds collectés dans le monde entier, a récemment organisé une grande campagne dans le but de pou-

gouvernement brésilien à délimiter une zone protégée, correspondant à un territoire traditionnellement kayapo d'une surface de quelque vingt-mille miles carrés.

En janvier dernier, Raoni, accompagné d'un autre chef kayapo, et des membres de la Fondation venus du monde entier ont rencontré le président José Sarney. Celui-ci a promis de signer le décret instituant la zone protégée dans un délai maximal de cent vingt jours. Les particuliers doivent réagir rapidement, comme la RFF, et écrire au président Sarney, pour que la promesse de signature du décret concernant la délimitation de leur territoire soit tenue.

Globe : Quels sont les autres projets de la RFF ?

Sting : D'abord celui d'encourager les rencontres entre chefs indiens pour développer une stratégie de communication, pour constituer ensuite une aide médicale d'urgence pour la tribu Yanomami, puis pour les Kayapos. La survie des indigènes dans la forêt équatoriale est un problème complexe, lié aux droits de l'homme, qui a un très grand impact sur l'environnement dans le monde entier.

Globe : Comment le président Sarney a-t-il accueilli votre projet ?

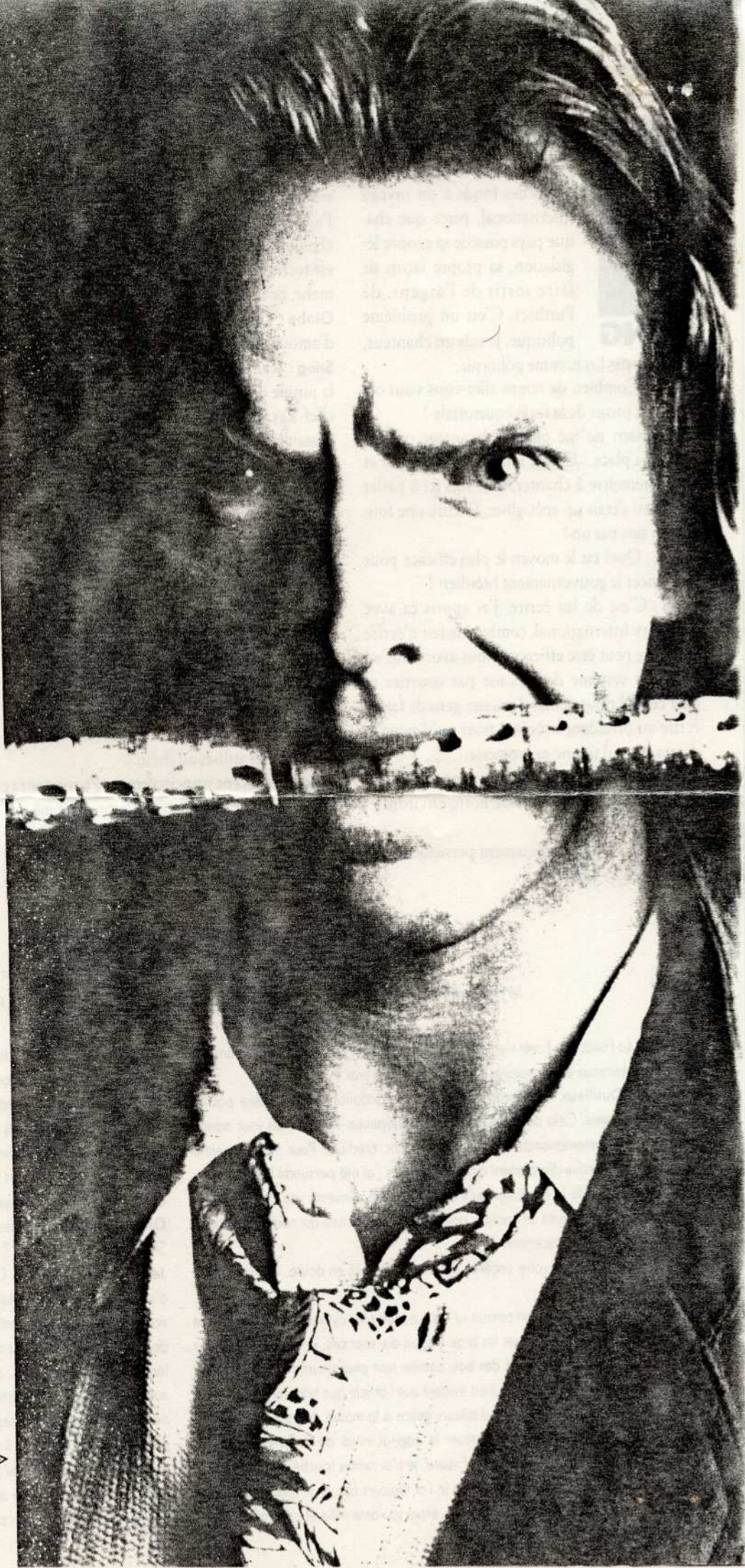
Sting : Il était très ennuyé par ce qui se passait dans la région Yanomami, où au moins cinq Indiens meurent chaque jour. Certains ont été tués à coups de fusil par des mineurs qu'on laisse entrer illégalement. Les rivières sont polluées par le mercure qu'ils utilisent pour nettoyer l'or, ils détruisent la forêt. Le président était très gêné par la pression internationale provoquée par tout cela. Il avait très très envie d'améliorer ses « relations publiques ». Par la suite, il a donc promis – publiquement – de signer le décret. Mais maintenant il nous faut affronter la bureaucratie, ce qui n'est pas facile au Brésil. En outre, si le président s'en va avant que le décret ne soit signé, il faudra recommencer à zéro avec le nouveau président (Collor)...

Globe : Que demandez-vous, en fait ?

Sting : Nous demandons simplement au gouvernement de mettre en place la procédure qui permettra aux Kayapos de délimiter leur territoire, pour qu'il soit physiquement protégé... Si on découvre de l'or chez eux et que leur territoire n'est pas garanti, on verra cinquante mille mineurs s'y installer...

Globe : Pourquoi n'avez-vous pas acheté des terres ?

Sting : Imaginez-vous des étrangers venir aux Etats-Unis pour acheter des morceaux du Montana ? Inconcevable. C'est la même chose au Brésil. Vous savez, je me sens frustré face à l'ampleur du problème. J'étais naïf quand je me suis lancé là-dedans, je n'étais pas vraiment au cou- ▶





STING

▶rant de la situation. Une des choses que j'ignorais, c'est l'incroyable difficulté de récolter des fonds à un niveau international, parce que chaque pays possède sa propre législation, sa propre façon de faire sortir de l'argent, de l'utiliser. C'est un problème politique. Je suis un chanteur, je ne suis pas un homme politique.

Globe : Combien de temps allez-vous vous occuper du projet de la forêt équatoriale ?

Sting : Rien ne me plairait davantage que de céder ma place... Oui, je serais ravi de rentrer et de me remettre à chanter, et je suis ici à parler comme si j'étais un spécialiste. Encore une fois, je n'en suis pas un !

Globe : Quel est le moyen le plus efficace pour influencer le gouvernement brésilien ?

Sting : C'est de lui écrire. J'ai appris ça avec Amnesty International, combien le fait d'écrire en masse peut être efficace ! Nous avons mis en place un système de réponse par courrier et c'est ce que nous demandons aux gens de faire : écrire au président brésilien pour qu'il signe le décret et qu'il tienne sa promesse.

Globe : Quelles chances avons-nous de voir s'améliorer les conditions de notre environnement ?

Sting : Je suis malheureusement persuadé que le problème va s'aggraver.

Globe : Quels sont vos liens avec le Brésil et ses habitants ?

Sting : Eh bien, c'est un pays où je suis allé de nombreuses fois, ces dix dernières années. J'adore les Brésiliens. Ce sont les gens les plus chaleureux, les plus ouverts de la terre. Ce qui est terrible, c'est que les militaires, le gouvernement, ne reflètent pas cette générosité.

Globe : Comment a commencé votre histoire d'amour avec l'Amazonie ?

Sting : Jean-Pierre Dutilleux m'a emmené dans la jungle il y a trois ans. J'ai rencontré Raoni, le chef kayapo. J'ai pris conscience de ce qui se passait là-bas.

Globe : Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il existe un lien entre la destruction de la forêt équatoriale et la détérioration de l'environnement en général ?

Sting : On parle de menace générale et des effets grandissants des vents sur notre planète. Et tout à coup, l'Angleterre, qui est un beau pays verdoyant, essuie un ouragan. Nous avons perdu trois millions d'arbres le week-end dernier en Angleterre ! Celui qui dit que ça n'a rien à voir est complètement dans les nuages !

Globe : Les dons faits à la Rain Forest Foundation sont-ils utilisés au Brésil ?

Sting : Ils servent principalement à continuer ce que nous avons commencé : le programme médical et le financement des médecins. Ce qui coûte le plus cher dans le programme médical, ce sont les billets d'avion. Il faut emmener et



Sting entouré de Red Crow, Jean-Pierre Dutilleux et Raoni.

ramener le médecin et les médicaments jusque dans la jungle en avion. Il faut le payer, et c'est beaucoup d'argent. C'est un peu comme si on expédiait un hôpital dans la jungle à des kilomètres d'ici. Pour continuer ce travail, nous avons trois projets médicaux de prévu dans la région des Kayapos. Nous venons d'attribuer de l'argent à celui que nous avons démarré sur le territoire des Yanomamis. Nous poursuivons notre action tant bien que mal, nous continuons à exercer des pressions sur le gouvernement. C'est ça, l'important.

Globe : Que pensez-vous de la libération de Mandela ?

Sting : Je pense comme tout le monde : ce fut un moment très émouvant que de voir cet homme, ce symbole, devenu libre tout à coup et parler à son peuple. Je crains pour sa vie, sincèrement. Il faudrait qu'il soit protégé pendant quelques mois. Mais je pense que c'est merveilleux qu'il ait été libéré. Maintenant, il y a du travail à faire. Vous savez, l'apartheid est toujours aussi présent. Ce n'est pas comme s'il y avait eu une révolution... ■

« Un tissu de mensonges ! »

Jean-Pierre Dutilleux, créateur de la Fondation Forêt vierge, le pote de Sting et de Raoni, n'apprécie pas qu'on mette en doute son honnêteté. Il ouvre ses livres de compte. Mise au point féroce.

Globe : La Fondation Forêt vierge engloutit, paraît-il, la plupart des dons dans des frais de bureaux et des salaires d'employés. Est-ce vrai ?

Jean-Pierre Dutilleux : D'abord, sachez que la Fondation est contrôlée par les Indiens et leurs amis. Cela dit, il est inévitable de dépenser lorsque l'on veut monter une organisation internationale respectable et donc crédible. Pour moi, l'essentiel c'est que l'argent arrive directement aux Indiens, mais j'ai été persuadé par les autres membres directeurs de la Fondation qu'il était important d'investir une partie de l'argent réuni pour la continuité de l'action, pour créer une structure qui nous permette de continuer à travailler efficacement.

Globe : Certains mettent votre sincérité et votre honnêteté en doute. Comment réagissez-vous à ces critiques ?

Jean-Pierre Dutilleux : Si l'on passait sa vie à écouter les cyniques et les jaloux, on ne ferait jamais rien, à part baisser les bras. Depuis dix-sept ans, je vis de mes films et de mes photos, avec des hauts et des bas, comme tout photjournaliste. Quand j'ai réussi à amener Sting en Amazonie, il est évident que l'article que nous avons fait et les photos se sont bien vendus, et c'est d'ailleurs grâce à la moitié de ce que m'avaient rapporté ces photos que j'ai pu constituer le capital initial de la Fondation Forêt vierge et donc créer cette organisation. Ensuite, je n'ai jamais touché un centime. J'ai vécu de mes écrits, de mes photos, comme je l'ai toujours fait, et le ferai toujours. La Fondation a reçu de mon travail, l'an dernier, entre soixante mille et cent mille dollars,

j'ai prêté mes films pour des galas de bienfaisance en Allemagne, en Espagne, etc., cela a, par exemple, rapporté trente mille dollars. J'ai offert tous les droits d'auteur de mon premier livre à la Fondation et la moitié du livre *Raoni*, sorti récemment. Je crois que j'ai fait beaucoup plus que certains n'auraient fait à ma place, d'autant plus que cet argent est le résultat direct de mon travail. J'ai pris les photos, je les ai vendues, je me suis débrouillé pour les faire publier... Entendre ce genre de choses, c'est à vous dégoûter d'être philanthrope !

Globe : Un article fracassant a été publié début janvier dans le magazine *Rolling Stone*, qu'en pensez-vous ?

Jean-Pierre Dutilleux : C'est un tissu de mensonges. C'est d'une méchanceté et d'une mauvaise foi tout à fait remarquable. Ce journaliste Mark Zeller qui est venu me voir tout mielleux, tout gentil, que j'ai même ramené à Paris en voiture, qui bien évidemment avait été payé par son canard pour fabriquer un scandale est un type infâme. Professionnellement, c'est un scandale que des journalistes de ce genre continuent de travailler. Cet article est plein de faux chiffres : par exemple, le parc que nous voulons protéger ne représente pas 0,08 % de la forêt amazonienne mais 6,8 %, c'est-à-dire 150 fois plus ! Il a une superficie équivalente à celle de la Belgique. Nous avons eu un prétendu droit de réponse qui nous a, en fait, été demandé sans que nous puissions lire l'article au préalable. Nous avons consulté un avocat ; légalement, nous pouvons engager des poursuites, mais cela n'en vaut pas la peine... ■